



CLASSIQUES  
GARNIER

ABÉLARD (Jacques), DUCHATELET (Bernard), FAWCETT (Peter R.), GOULET (Alain), MASSON (Pierre), STEEL (David), « Carnet critique », in MARTIN (Claude) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Le romancier*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16881-2.p.0193](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16881-2.p.0193)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1984. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

IRELAND, G.W. *André Gide. A Study of his Creative Writings.*  
Oxford, Clarendon Press, 1970. XII + 448p.

Ce livre, qui est une des plus importantes études qui aient été consacrées à Gide ces dernières années, fut publié en 1970, et l'on comprendra que, pour le bien juger, il faut se placer treize ans en arrière. Entretemps non seulement l'œuvre de Gide s'est accrue de nombreuses correspondances, inédites alors, mais avec la publication des *Cahiers André Gide*, de la Série *André Gide* aux Lettres Modernes et des très nombreuses études critiques, livres ou articles, la physionomie même de la critique gidienne a changé de contour.

G.W. Ireland a déjà donné, en 1963, son volume *Gide* dans la collection «Writers and Critics», publié chez Oliver & Boyd et ce livre, qu'il a publié sept ans plus tard, en représente le développement, bien que le premier conserve toutes ses qualités propres et garde sa valeur d'introduction. La portée de sa nouvelle étude est clairement définie par l'auteur dans sa préface. Elle ne s'offre ni comme biographie ni comme jugement critique de l'œuvre gidienne en son entier, mais vise «à aider le lecteur à mieux comprendre et apprécier les écrits de Gide», ou, plus exactement, ce que le professeur Ireland appelle les «écrits créateurs» («*creative writings*») de Gide. Cette dernière définition, qui l'amène à exclure de son étude, avec des opuscules d'intérêt mineur, tels *Le Treizième arbre* ou *Perséphone*, tous les récits de voyage, les *Souvenirs de la Cour d'Assises* et les recueils de faits divers, est assez problématique en elle-même; quand un écrit est-il «créateur» et quand ne l'est-il pas, surtout lorsqu'il s'agit d'un auteur, tel Gide, dont la vie et l'œuvre se confondent si intimement qu'on peut dire qu'elles s'informent l'une l'autre?

À l'exception de tels écrits, le livre recouvre le vaste champ de l'œuvre gidienne depuis *Les Cahiers d'André Walter* jusqu'à *Thésée*, examinant, en vingt-six chapitres et par ordre chronologique, chaque ouvrage et s'achevant sur une bibliographie utile et un index. L'entreprise n'était pas négligeable et l'auteur réussit à la mener avec un sens critique des plus avertis et un style dont la sobriété élégante sert parfaitement le sujet. Il fait bénéficier son étude non seulement de sa connaissance profonde de l'œuvre mais de celle aussi de nombreux documents inédits, dont le plus important est la correspondance échangée entre Gide et son beau-frère Marcel Drouin, maints extraits

du plus haut intérêt étant cités au cours de l'ouvrage. D'un chapitre à l'autre la méthode critique ne varie guère. Quelques brèves remarques biographiques lorsqu'elles s'avèrent essentielles, accompagnées le plus souvent d'une section sur la genèse de l'ouvrage en question, sont suivies de l'étude critique elle-même et d'un recensement des jugements qui accueillirent l'ouvrage lors de sa parution. Après l'analyse des *Nourritures terrestres* cependant cette dernière section disparaît du schéma.

Le traitement des ouvrages respectifs nous réserve pourtant quelques surprises. Si l'analyse des écrits de jeunesse est de haute qualité, celle notamment des *Cahiers d'André Walter* offrant des apports originaux sur les aspects psychologiques et sur la structure du livre, les chapitres consacrés à *La Porte étroite* et à *L'Immoraliste* restent en deçà de notre attente. On aurait souhaité une analyse formelle des récits qui aurait complété la discussion du problème psychologique ou moral. Il en va de même pour la section concernant *Les Caves du Vatican*, limitée à une discussion peu originale de l'acte gratuit, alors que cet ouvrage, si riche et si neuf, comme l'ont démontré W. Holdheim et A. Goulet, entre autres, méritait une analyse bien plus importante. L'auteur choisit du reste d'entremêler son étude des *Caves* avec une discussion du *Prométhée mal enchaîné*, que, pour des raisons qui demeurent mystérieuses, il omet d'introduire à sa place chronologique. Il est évident que des liens importants relient les deux écrits et c'est avec profit qu'on les rapproche, mais c'est aussi sous-estimer l'un et l'autre que de leur accorder ce traitement mixte et assez sommaire. En revanche *La Symphonie pastorale*, ouvrage qui à mon sens ne mérite pas tout à fait la réputation dont il jouit, est le sujet d'un assez long chapitre dont les trois quarts sont consacrés aux sources autobiographiques du récit. Toutefois, avec les sections imparties aux *Faux-monnayeurs* et aux écrits ultérieurs, *Œdipe* et *Thésée* notamment, on retrouve la finesse critique et le don de saisir et d'exprimer le sens total d'un ouvrage qui caractérisent les analyses accordées auparavant au *Retour de l'Enfant prodigue* et aux écrits qui ont précédé *L'Immoraliste*.

À l'exception des pages sur *Les Cahiers d'André Walter* et sur *Isabelle*, on cherchera en vain, dans cette étude, des analyses formelles des ouvrages de Gide. Le point de vue de G.W. Ireland est à l'opposé de celui de Jean Hytier. Il excelle dans le domaine de la psychologie morale où ses observations sont toujours pertinentes et très souvent pénétrantes. Il n'a que faire des chemins nouveaux de la critique littéraire, attitude qui lui vaut d'en éviter les impostures mais d'en négliger aussi les apports incontestables. Ce dont on lui sait gré surtout c'est une clarté exemplaire et une orthodoxie saine et perspicace mais on aurait voulu parfois une critique plus osée, dont il nous

offre quelques rares aperçus qui, dans un cadre si discret, étonnent par leur audace (l'interprétation, discutable d'ailleurs, qu'il suggère de la nourriture de l'enfant prodigue dans le désert à la p.229). Il est vrai que dans un volume de cette envergure l'attention que l'on peut accorder aux détails est fort limitée<sup>1</sup>. Étudier l'ensemble de l'œuvre gidienne est une entreprise ambitieuse. L'auteur cependant a remporté sa gageure et son ouvrage vient compléter les autres grandes études, françaises ou anglaises, sur l'ensemble de l'œuvre de Gide.

David STEEL

1. À propos de détails il me semble que l'auteur fait erreur (pp.80 et 416) lorsqu'il semble croire que l'enfant assis sur la grève dans *Le Voyage d'Urien* représente Novalis lui-même. La note de Gide n'indique-t-elle pas simplement qu'il fait un emprunt au texte du roman de Novalis? Plus tard, dans le chapitre sur *Les Faux-monnayeurs* (p.374), des propos tenus par M<sup>me</sup> Profitendieu dans le roman sont attribués à Laura. Au demeurant il est regrettable que presque toutes les références de G.W. Ireland renvoient à l'édition rarissime des *Œuvres complètes* à laquelle peu de chercheurs ont accès et alors même avec difficulté.

\*

*Gide : A Collection of Critical Essays*, Edited by David LITTLEJOHN. Eaglewood Cliffs [N.J.], Prentice-Hall, 1970. VII + 177p. Coll. «Twentieth Century Views».

Ce recueil d'articles critiques vise moins le spécialiste que le lecteur anglo-saxon désireux d'aborder différents aspects des écrits et de la vie de Gide, qui, rassemblés, seraient susceptibles d'offrir une vue d'ensemble, si fragmentée soit-elle, de l'homme et de son œuvre. Aucune des contributions n'est inédite, toutes ayant paru préalablement sous forme soit d'articles de revue, soit de chapitres de livre, certains paraissant ici sous forme abrégée. L'introduction fort compétente de David Littlejohn est suivie de onze articles, dont huit de critiques français, en traduction anglaise, et deux d'universitaires américains. Le onzième, qui est loin d'être le moins intéressant, est une traduction du texte paru, en 1952, dans *L'Osservatore romano*, annonçant la mise à l'index de l'œuvre de l'auteur de *Corydon*.

La plupart des contributions sont bien connues et se passent de

commentaires. Le *Gide vivant* de Sartre et *La Mort d'André Gide* de Mauriac (dont l'esprit de charité chrétienne fait contrepoids aux fulminations du Saint-Siège) sont suivis des deux excellents articles « Actualité d'André Gide » de Gaëtan Picon et « Gide et la littérature d'expérience » de Maurice Blanchot, ce dernier traduit ici sous le titre, à mon sens trompeur, de « Gide and the Concept of Literature as Adventure ». Y figurent également les chapitres consacrés par Jean Hytier aux *Récits*, Germaine Brée aux *Faux-monnayeurs* et Jean Delay à « La Consultation » dans leurs livres respectifs et bien connus. Une version abrégée de l'article d'Alain Girard, « Le Journal dans l'œuvre de Gide », extrait des *Entretiens* (Mouton, 1967), clôt la série des contributions françaises. L'analyse du *Voyage d'Urien* du livre de A.J. Guérard et l'article de L.D. Knecht sur *La Porte étroite* (trop imbu peut-être d'un concept transatlantique de la sexualité adolescente) constituent l'apport américain. On y trouve aussi une chronologie et une bibliographie. La traduction, généralement de haute qualité, présente de rares bévues ; « *matter of morals* » pour « affaire de mœurs » (p.16) par exemple. *L'Osservatore romano* remporte le prix d'ineptie cependant. Non content de faire de Madeleine Gide une catholique, il condamne « l'odeur infecte qui émane des pages élégantes et malades » de l'écrivain (p.34). On songe à Picabia écrivant dans *Z* : « *Si vous lisez Gide tout haut pendant dix minutes vous sentirez mauvais de la bouche.* » Serait-ce que Dada et le Vatican s'inspiraient aux mêmes sources ?

David STEEL

\*

GOULET, Alain. « *Les Caves du Vatican* » d'André Gide : étude méthodologique. Paris, Larousse, 1972. 288p. Coll. « Thèmes et textes ».

Les travaux d'Alain Goulet sont bien connus de quiconque s'intéresse à l'œuvre de Gide. Après ses articles sur les premières poésies de Gide, sur Gide en Russie et celui, très remarquable, sur l'art de *La Symphonie pastorale*, et après sa thèse sur Gide et la vie sociale (dont la publication est annoncée aux Lettres Modernes), voici une étude dont l'originalité et l'alerte perspicacité ne cessent d'enrichir à chaque page notre appréciation d'un ouvrage dont on ne finira sans doute jamais d'explorer les détours secrets. N'était-ce son aversion pour les jugements de valeur peut-être A. Goulet reconnaîtrait-il que

*Les Caves du Vatican* est indubitablement un des livres les plus originaux de son époque et un véritable labyrinthe de l'imagination, dans les dédales duquel il nous conduit. Sa méthode est assez personnelle. Peu enclin à l'interprétation biographique d'un ouvrage littéraire, se méfiant de l'analyse psychologique, il nous en fait l'étude presque anatomique, affûtant ses scapels aux théories de Barthes<sup>1</sup>, de Bachelard, du structuralisme et, à l'occasion, de Freud et de Marx. On ne pourrait guère souhaiter résultat plus heureux, tant par la finesse de l'analyse que par la multiplicité des approches qu'on y trouve suggérées.

L'auteur, qui demeure conscient du public d'étudiants auquel s'adresse les volumes de cette collection «Thèmes et textes», part de la célèbre déclaration de Gide dans l'avant-propos de *Paludes* : «*avant d'expliquer aux autres mon livre, j'attends que d'autres me l'expliquent*». Son ouvrage, cependant, comme il le déclare lui-même, ne vise pas à «expliquer» la sotie. «*Une critique totalisatrice [y écrit-il] si elle pouvait exister, aurait le défaut majeur de se suffire à elle-même, de constituer une para-littérature se substituant à l'œuvre, l'évacuant même en tant qu'œuvre littéraire*» (p.9). Ce qu'offre A. Goulet c'est un choix de méthodes, un dossier d'étude, qui a pour fonction «*de rassembler des éléments dispersés dans des études partielles, des articles souvent parus dans des revues difficilement accessibles ou dans des journaux anciens, dans des manuscrits, des lettres, et de présenter des interprétations diverses, des propositions de lecture, des modes d'approche différents suivant leur angle de vue thématique, structural, idéologique, biographique*» (p.9). En fait l'auteur voue un tiers de son étude à l'accueil fait aux *Caves* par la critique contemporaine, avec des citations du dossier de presse (pp.193-212), et à la présentation d'extraits de livres ou d'articles critiques plus récents, parmi lesquels de nombreux extraits d'études parues primitivement en langue anglaise et traduits ici par l'auteur (pp.213-82). Félicitons-le de la dimension internationale qu'il a su ainsi conférer à son ouvrage, dimension, soit dit en passant si regrettamment absente du récent volume consacré à Gide dans la série «Les critiques de notre temps et...» où Edmund Gosse et Ernst Curtius, pour ne nommer qu'un Anglais et un Allemand, méritaient de retenir l'attention de l'éditeur.

Dans les deux premiers tiers de l'ouvrage l'auteur nous livre ses propres réflexions sur le texte. Tour à tour les différentes facettes de la sotie sont placées sous le microscope. A. Goulet a la bonne idée d'ouvrir son étude par une démonstration de la manière dont il faut lire un texte. Il n'y a pas que les étudiants qui en tireront profit. Il s'agit, pour ainsi dire, d'une leçon de lecture, un peu à la manière du Roland Barthes de *S/Z*, mais orientée vers un but plus spécifiquement pédagogique et avec de très utiles indications marginales

lorsqu'un point soulevé trouvera son développement plus loin dans le livre. Le titre, la dédicace, le sous-titre du premier chapitre, l'épigraphe et le début du texte proprement dit livrent leurs secrets et font l'objet d'un commentaire subtil et révélateur, exemplaire même, dirait-on, n'était-ce le regrettable jargon qu'il plaît à l'auteur d'infliger au lecteur. «*Sèmes*», passe encore, mais ces «*actants*», cette «*série actantielle*», cette «*unicité temporelle*», ce «*point de vue syntagmatique*» — sont-ils vraiment nécessaires et a-t-on déjà oublié l'auteur de *Paludes* s'efforçant incongrûment à trouver le parfait épithète pour le mot *fongosités*?

A. Goulet passe ensuite à une étude de la sotie (qu'une malencontreuse coquille métamorphose en «*sortie*» p.78) comme œuvre de «*déconstruction*», qui non seulement opère à rebours des systèmes narratifs antérieurs, que ce soit ceux de Gide lui-même ou ceux du roman traditionnel<sup>2</sup>, mais qui s'exerce, par une action purement littéraire, à saper les valeurs orthodoxes, à la fois religieuses, sociales et scientifiques de son époque, et qui finalement s'offre en œuvre auto-destructrice qui porte en elle-même sa propre réfutation. Le côté diabolique chez Gide, si souvent reconnu par lui et remarqué par d'autres a une dimension littéraire que résumant les paroles du Méphistophélès de Goethe, «*je suis l'esprit qui toujours nie*». Suit une courte section sur le thème de l'évasion et du renouveau intitulée «*Éthique de la table rase*» et une autre fort intéressante, sinon entièrement originale (le système d'échange exigeant aussi une reconnaissance de dettes) sur «*La Gratuité contre le système d'argent*». En une suite d'aperçus fort neufs le chapitre suivant développe la notion d'échange au niveau des dialogues et du regard. L'auteur montre avec bonheur comment la vue et les yeux se prêtent à tout un réseau de significations symboliques notamment dans le domaine moral et religieux.

Le centre de la sotie est incontestablement l'acte gratuit. Si l'étude que A. Goulet y consacre paraît moins riche que celle qu'il voue à d'autres aspects du livre, sans doute est-ce parce que c'est la partie de l'œuvre qui jusqu'ici a attiré le plus d'attention de la part des critiques, mais aussi et surtout parce qu'il s'agit d'un phénomène hypothétique certes mais intrinsèquement psychologique et c'est précisément l'analyse psychologique que récuse l'auteur. Bien entendu «*on ne peut isoler [l'acte gratuit] pour le projeter hors du livre*» (p.112), mais de là à déduire qu'il est «*impossible de le juger d'un point de vue moral*» est, pour le moins, contestable. Les chapitres qui, à la suite de celui sur l'acte gratuit, sont consacrés à la thématique, les noms propres, les personnages, les sources du roman, sa genèse et sa composition, comme aussi à ce que l'auteur appelle «*l'intertextualité*» des *Caves*, c'est-à-dire sa place dans une certaine

tradition littéraire allant de Defoe à Sartre (n'oublions pas Wilde et de Quincey cependant, ainsi que le Baudelaire du « *Mauvais vitrier* ») apportent tous des aperçus nouveaux et fascinants, ainsi qu'une riche documentation. L'étude thématique du feu et de la lumière, malgré quelques interprétations légèrement exagérées, nous enchante par l'acuité de ses révélations. Dans un livre si riche en observations nouvelles il y en a qui inévitablement invitent à la contestation, mais, ainsi que les omissions (le behaviourisme watsonien de même que pavlovien méritaient mention (p.140)), elles sont fort rares.

Il ne fait pas de doute que cette très belle étude est la plus complète qui ait paru sur *Les Caves du Vatican*. L'étudiant y trouvera non seulement un guide mais une véritable mine de suggestions. Le spécialiste universitaire de son côté ne cessera également d'y puiser enseignement et agrément de la plus haute qualité intellectuelle.

David STEEL

1. Il semblerait que ce soit la sémiotique et le structuralisme qui aient exercé les influences les plus prépondérantes sur la méthode de A. Goulet. Après avoir soutenu et à raison l'absolue modernité de la sotie qui « *échappe à tout didactisme, et vise précisément à briser les carcans du sens par la dérision, l'humour et l'ironie* » (p.37), l'auteur se trouve paradoxalement en opposition avec Roland Barthes dont il cite la phrase du *Degré zéro de l'écriture*, « *le type même de l'écrivain sans style, c'est Gide, dont la manière artisanale exploite le plaisir moderne d'un certain ethos classique* » (p.38,n.). Gageons que c'est avec intérêt que A. Goulet aura lu depuis que Barthes s'est nourri de Gide dans sa jeunesse, qu'il a consacré son premier texte à Gide et qu'à son avis « *on ne parle plus assez de Gide* » ! (Propos résumés dans le *BAAAG*, n°26, avril 1975, pp.50-1.)

2. A. Goulet omet ici de mentionner l'évident parallèle avec *Don Quichotte*, bien qu'il se réfère au héros de Cervantes plus tard dans un autre contexte (pp.108 et 153). On remarque avec intérêt du reste que Gide n'a retenu de *Robinson Crusoe* que le côté aventurier à la différence de la critique moderne qui en tire des leçons économiques d'une portée autrement significative sinon inquiétante.

\*

FONVIEILLE-ALQUIER, François. *André Gide*. Paris, Éditions Pierre-Charron, 1972. 136p. Ill. en couleurs. Coll. « Les Géants ».

Voici donc Gide qui prend place parmi « Les Géants » dans la très élégante collection publiée par les Éditions Pierre Charron. Et j'avoue que je suis curieux de savoir si F. Fonvieille-Alquier s'est



interrogé sur le titre de la collection et dans quelle mesure il a pu s'en sentir gêné. On ne peut évidemment s'attendre à ce que les géants soient de taille uniforme. L'auteur nous laisse cependant sur l'impression que Gide n'a du géant que son appétit pour la chair enfantine, et son livre, fort intéressant par certains côtés, ressemble trop souvent à un effort de rapetissement pour ne pas détonner quelque peu dans la collection dont il fait partie. Si Gide est un géant on sent qu'il l'est malgré F. Fonvieille-Alquier qui s'érige un peu en David contre ce soi-disant Goliath.

On peut bien sûr contester la stature de Gide. Ses livres, comme sa vie, ont leurs défauts. Il n'est d'ailleurs pas toujours certain que F. Fonvieille-Alquier ne les apprécie pas. Il hésite longtemps à trancher, mais le bilan qu'il en tire dans les dernières pages de son étude est presque exclusivement négatif et assez simpliste. La sincérité gidienne n'est que « *maquillage* » (p.124), l'amour professé pour sa femme que « *cabotinage d'homme de lettres* » (p.125), la ferveur « *cinéma d'une grande coquette* » (p.127), la disponibilité, que, soit dit en passant, l'auteur traite seulement sur le mode physique, « *détente* » ou « *évasion* » (p.128). C'est pour le moins juger un peu grossièrement. Le plus grave défaut de ce livre est qu'il souffre d'un sérieux déséquilibre. Il a le pied bot. Sa conclusion déforme le reste. Parce que Gide se vend bien en livre de poche il convient de le traiter en géant pendant vingt pages quitte à l'abattre dans les dix dernières : *in cauda venenum*.

Il serait injuste cependant de juger ce livre par sa seule conclusion. C'est un ouvrage d'introduction qui vise sinon le grand public du moins le lecteur non spécialiste ou l'étudiant débutant. Il veut l'atteindre au travers d'un texte et d'illustrations ou plutôt par une habile imbrication des deux. De ce point de vue nul ne contesterait la séduction de l'ouvrage. Les illustrations, la plupart en couleurs, sont somptueuses et souvent neuves. Des photographies ou des tableaux de Gide et de son cercle côtoient des eaux-fortes qui ont illustré ses livres ou des reproductions d'œuvres d'art ou de lieux (eux-mêmes transformés parfois par la vision du peintre, telle la vue de Rouen par Courtin) qui ont nourri son esprit ou sa sensibilité. Les images outrepassent ainsi le simple rôle d'illustration. Elles représentent, dans le vrai sens du terme, de nombreux aspects du monde gidien et à travers leur interaction se dessine son paysage intérieur. Plus discutables cependant sont les notes explicatives qui les accompagnent. Des chiffres auraient aidé le lecteur à mieux attacher telle légende à tel cliché. Quelquefois aussi le néophyte aurait sans doute souhaité plus de détails : l'âge qu'avait Gide sur telle photographie d'enfance, lequel est le jeune Gide dans le groupe de classe de l'École Alsacienne (p.12). Plus rarement c'est l'unanimité d'une légende qui choque,

comme celle-ci qui accompagne une photographie de la Place Rouge : « Fasciné par les étoiles rouges qui dominent les bulbes du Kremlin, André Gide a cédé à la tentation communiste » (p.19). De semblables gaucheries sont excusables peut-être. Mais confondre Théo van Rysselberghe avec sa femme Maria « la petite dame » (p.20), ou prétendre reconnaître Gide, Schlumberger, Gosse et Copeau sur une photo réunissant Gide, Schlumberger, Martin du Gard et Rivière (p.17), voilà qui est tout bonnement impardonnable.

Les illustrations se tissent dans un texte qui bénéficie d'une belle mise en page et qui comporte des sections sur la *N.R.F.*, la vie, les amitiés, la sexualité, l'œuvre, l'engagement politique et une conclusion. Au cœur du livre se trouve une anthologie de textes. Des variations dans la couleur des pages aident le lecteur à se retrouver parmi les diverses parties. Le problème pour tout auteur d'un ouvrage de vulgarisation est comment repêtrer une matière considérable et déjà travaillée, comment donner un aperçu complet, mais de nécessité général, et en même temps faire œuvre originale. La vie, la *N.R.F.*, les amitiés offrent peu de prise à la réinterprétation dans un livre de ces dimensions. Aussi l'auteur se contente-t-il d'en résumer les grandes lignes. Chose curieuse, l'aventure algérienne est presque oubliée dans le sommaire biographique et c'est une lacune indiscutable. On pourrait également faire grief à l'auteur d'omettre toute mention des amitiés avec Copeau, Rivière ou Larbaud, qui furent chacune d'une importance bien plus grande que celle avec Cocteau. Une allusion aux amitiés avec des hommes de lettres étrangers auraient été également souhaitable. Au demeurant, sur le plan littéraire, l'ouvrage entier offre de Gide une image trop française et pas assez européenne. L'étude de la sexualité est franche et juste mais celle de l'œuvre laisse plus à désirer. Gide comme « autant d'excroissances greffées sur un monument unique : le Journal » (p.33). Cela est vrai dans une certaine mesure mais il ne faut pas pour autant négliger la dimension ironique de la fiction gidienne. Il eût fallu une critique moins descriptive, celle de *L'Immoraliste* par exemple n'est qu'une paraphrase décevante et, alors qu'ailleurs F. Fonvieille-Alquier juge si sévèrement la pédérasie de Gide, il semble, lorsqu'il traite de *Corydon*, oublier toute rigueur morale et esthétique. Il perd là une occasion particulière de placer les sévérités qu'il a tort de ne pas ménager sur un plan plus général dans sa conclusion. Pourquoi du reste, dans cette section consacrée à l'œuvre, vouer au silence à la fois tout le théâtre et toute la critique littéraire de Gide?

Indubitablement la partie la plus réussie du livre est celle qui est consacrée à l'engagement politique de Gide. L'auteur y voue quinze pages, autant qu'à son analyse de l'œuvre entière et le double de ce qu'il consacre à la question sexuelle. On sent qu'il s'y meut plus à

son aise. Il s'y intéresse et intéressera aussi sans doute le public qu'il vise, l'étudiant moderne féru de politique. Pour ce qui est du choix de textes n'est-ce pas déformer le *Journal* que de n'en choisir que quelques extraits sur l'U.R.S.S. des années Trente et les tristes pages sur Victor? Croire d'un côté que l'œuvre est le fruit du *Journal* pour, de l'autre, n'en offrir qu'une image si appauvrie me paraît un non-sens et semble typique de l'attitude contradictoire qu'adopte l'auteur envers son sujet et qui fausse la portée de son livre. Quant à la conclusion il est incontestable que les grands thèmes gidiens sont, comme le maintient l'auteur, la sincérité, la ferveur, la disponibilité, seulement il conviendrait de les juger autrement que F. Fonvieille-Alquier ne les juge. Et ne faudrait-il pas y ajouter deux autres leçons trop souvent négligées : la complexité et la lucidité. Gide enseigne que rien n'est simple en l'homme mais qu'il faut à tout prix s'efforcer d'y voir clair. L'œuvre de Gide est un dur regard.

Un ouvrage qui se veut introduction ne saurait pourtant être exhaustif. Ce livre a le mérite d'être attrayant, bien illustré, rarement insipide et souvent fort provocant. Aux Nathanaëls contemporains qui ont peut-être autre chose à faire qu'écouter les avis de leurs aînés, on conseillerait de ne pas le jeter mais certainement de s'en émanciper.

David STEEL

\*

HARRIS, Frederick John. *André Gide and Romain Rolland : Two Men Divided*. New Brunswick [N.J.], Rutgers University Press, 1973. IX + 285 p.

Le premier chapitre, très court, précise l'intention de l'auteur : étudier les relations entre les deux hommes, fixant l'image que chacun se faisait de l'autre.

Chapitre II, « Premiers contacts ». En quelques pages, se fondant sur le texte de Gide (« Deux rencontres avec Romain Rolland », *Litt. eng.*, pp. 124-5), F.J. Harris évoque rapidement la « première » rencontre, en décembre 1907, et signale ensuite les premières lettres échangées : Romain Rolland accuse réception en 1909 de *La Porte étroite* et en 1913 de l'édition du *Retour de l'Enfant prodigue* précédé de *Cinq autres traités*. Ce sont alors des rapports de courtoisie, mais Gide paraît déjà suspect à Romain Rolland : un grand écrivain sans doute, mais un dilettante.

Rectifions tout de suite une erreur. La première rencontre remonte à janvier 1900, au Café Voltaire, lors d'une réunion de jeunes

auteurs de *L'Œuvre* : M. Jacques Robichez l'a depuis longtemps signalée<sup>1</sup>. Voici le portrait que Romain Rolland traçait alors de Gide, dans son *Journal* (inédit) : «une tête de pauvre oiseau déplumé — plaisantin sans gaieté, insignifiant et assuré — des manières distinguées»<sup>2</sup>.

Ajoutons d'autre part une référence et deux textes que n'indique pas F.J. Harris. Dans la première «Chronique parisienne» qu'il a donnée à la *Bibliothèque Universelle* de Genève (nov. 1912, pp.396-409), Romain Rolland a dressé le panorama des courants nouveaux qu'il discernait dans la littérature de son époque. Relevant avec satisfaction la renaissance de la critique littéraire, il parle de la critique «riche, solide et saine», œuvre de la N.R.F. et d'hommes tels que Ghéon, Thibaudet, Copeau, Rivière, «dont [précise-t-il] je suis loin de partager les idées, mais dont j'admire le talent, les efforts pour fonder une tradition nouvelle, et le juste équilibre qu'ils tâchent de garder contre l'excès de l'ordre et l'excès de liberté» (p.406). Romain Rolland signale ensuite qu'en dehors des courants multiples se détachent «quelques personnalités libres qui ne sont pas les moins belles : l'insaisissable Gide, qui se plaît à dérouter les autres et voudrait se dérouter soi-même, et se cherche et se fuit» (p.407).

Chapitre III, «La Guerre». F.J. Harris présente d'abord l'attitude d'André Gide et celle de Romain Rolland envers l'Allemagne avant la guerre et au début des hostilités. Le survol est un peu rapide et les remarques sur Romain Rolland mériteraient d'être nuancées; René Cheval a montré (dans *Romain Rolland, l'Allemagne et la Guerre*, Paris, P.U.F., 1963) que l'auteur de *Jean-Christophe* jugeait l'Allemagne avec un œil très critique; d'autre part il aurait fallu insister sur le tournant de 1914<sup>3</sup>.

Après cette ouverture un peu générale F.J. Harris rappelle les diverses occasions où les deux hommes ont été en relations au cours de la guerre. Gide prit l'initiative; après avoir lu la lettre de Romain Rolland à Gerhart Hauptmann publiée dans le *Journal de Genève* du 2 septembre 1914, il lui écrivit pour lui donner son sentiment et... lui demander de s'enquérir du sort de Pierre Laurens. Puis ce furent les démarches à propos de Rainer Maria Rilke. J.F. Harris rassemble des documents en partie déjà publiés, en partie inédits, particulièrement diverses lettres d'André Gide; il les commente avec minutie et finesse, montrant comment les attaques de celui-ci contre Stefan Zweig ont indisposé Romain Rolland.

Enfin, le chapitre récapitule les divers jugements, peu flatteurs, que, durant la guerre, André Gide a portés sur *Jean-Christophe*. Décidément les deux hommes n'étaient guère faits pour s'entendre; ils concevaient l'art de façon trop différente.

C'est ce que montre le chapitre IV, «L'Art et l'artiste», précisant

sur quoi se fonde l'opposition entre les deux écrivains et mettant en lumière leurs divergences. À la sévérité d'André Gide en 1916-1917 correspond une égale sévérité de Romain Rolland dans certaines lettres à Jean-Richard Bloch.

Chapitre v, « Romain Rolland et la *N.R.F.* ». Le chapitre commence par un parallèle assez artificiel, présentant André Gide et les débuts de la *N.R.F.*, puis Romain Rolland et la fondation d'*Europe*. La suite est plus intéressante : elle explique le silence de la *N.R.F.* sur *Jean-Christophe*. Puis F.J. Harris étudie l'attitude de Romain Rolland à l'égard de la *N.R.F.* avant, pendant et après la guerre de 1914. Ici, comme dans les chapitres précédents, l'auteur se fonde sur de nombreux documents inédits, provenant surtout du Fonds Romain Rolland, que tantôt il cite, tantôt il résume. De quoi il ressort clairement que Romain Rolland a toujours pensé que, malgré les déclarations des uns et des autres, la *N.R.F.* nourrissait à son égard une sourde hostilité ; il a toujours refusé de collaborer à la revue<sup>4</sup>.

En fait, dans ce chapitre il ne s'agit pas toujours d'André Gide, mais surtout des relations entre Romain Rolland et la *N.R.F.*, avec Jacques Copeau d'abord, Jean Paulhan ensuite. L'auteur déborde un peu son sujet. On ne lui en voudra pas ; la *N.R.F.* était bien la revue de Gide. Mais puisqu'il parlait aussi de l'attitude de la *N.R.F.* à l'égard de Romain Rolland pourquoi F.J. Harris n'a-t-il pas signalé que la revue n'a pas toujours fait silence sur l'auteur de *Jean-Christophe*, de *Colas Breugnon*, de *Clérambault*, trois livres dont Albert Thibaudet a longuement parlé<sup>5</sup> ? Romain Rolland, il est vrai, n'a pas toujours fait grand cas de ces comptes rendus<sup>6</sup> !

Chapitre vi, « Dieu et la religion. Christ et christianisme ». Dans la comparaison faite entre les deux hommes F.J. Harris s'attache à relever les points de ressemblance dans leur attitude en face de la religion. Comme dans le chapitre suivant, « Le Sens de l'individualisme », assez court et surtout consacré à André Gide, F.J. Harris montre qu'il connaît bien les deux écrivains. Mais l'on sent quelque artifice dans le parti pris de comparaison et l'on n'apprend pas grand-chose de neuf dans ces deux chapitres un peu rapides.

Chapitre VIII, « Gide, Rolland et le communisme ». Il n'en est pas de même dans ce chapitre de cinquante pages, le plus long de tous, le plus neuf, solidement documenté. Il ne s'agit pas pour F.J. Harris de traiter les deux sujets immenses : André Gide et le communisme, Romain Rolland et le communisme ; plusieurs études ont déjà été consacrées au premier ; le second mériterait une vaste enquête. F.J. Harris s'attache à suivre les phases des nouvelles relations entre les deux hommes de 1931 à 1937, à la suite de leurs engagements respectifs.

En lutte contre le fascisme et l'hitlérisme, tous deux, d'abord, se

rapprochent. En toile de fond F.J. Harris rappelle le Congrès d'Amsterdam de 1932, le Congrès mondial de la jeunesse contre la guerre et le fascisme en 1933, les procès de Dimitrov, de Torgler, de Thaelmann.

Puis les deux hommes se retrouvent ; c'est la rencontre de 1934. On connaît le récit assez laconique qu'en a fait Gide deux ans plus tard. F.J. Harris donne aussi longuement (pp.128-34) l'autre point de vue, se référant aux notes très circonstanciées prises par Romain Rolland dans son *Journal* : ce dernier se tient sur ses gardes ; il n'oublie pas ses anciens griefs, mais il cherche à comprendre son interlocuteur et à sonder la valeur de son engagement.

Ce furent ensuite les voyages respectifs à Moscou : celui de Romain Rolland en juin-juillet 1935 sur lequel F.J. Harris passe vite, celui d'André Gide en juin 1936 dont il parle de façon plus détaillée. Il est vrai que les documents se rapportant à celui-ci sont nombreux et accessibles ; mais pourquoi F.J. Harris n'a-t-il pas puisé à certaines sources connues pour étoffer sa relation du voyage de Romain Rolland<sup>7</sup> ?

Et bientôt c'est la rupture, à la suite de *Retour de l'U.R.S.S.* Romain Rolland soutient Staline et, dès que le régime de celui-ci est en cause, il réagit avec violence pour le défendre. Comme à ses yeux Gide a partie liée avec les trotskystes il s'oppose à lui fermement et le critique avec âpreté dans sa lettre du 5 janvier 1937 aux ouvriers étrangers de Magnitogorsk<sup>8</sup>. Les deux hommes sont dès lors définitivement séparés.

Cette thèse, entreprise à l'instigation de Justin O'Brien et soutenue à l'Université Columbia le 8 mars 1969, est une bonne étude, intelligente.

Que l'auteur ne m'en veuille pas d'attirer l'attention sur quelques erreurs, ici ou là. L'orthographe de certains noms propres doit être rectifiée<sup>9</sup>. F.J. Harris a tort de présenter comme inédits des textes de Romain Rolland déjà publiés et dont il pouvait fournir la référence<sup>10</sup>. Enfin, dans quelques cas la transcription du texte français est ou semble défectueuse<sup>11</sup>.

Ces remarques ne doivent en rien entamer les éloges que l'on peut faire de ce livre qu'on lit avec plaisir et intérêt. Avec plaisir, car il est clairement agencé ; F.J. Harris établit les faits et cherche à comprendre les réactions des deux hommes. Avec intérêt, car, bien qu'il rappelle souvent des faits déjà connus et cite des textes déjà publiés, l'auteur les replace dans leur contexte d'ensemble, les éclaire avec justesse et marque avec précision les étapes de l'évolution des rapports entre les deux hommes. D'autre part il apporte du neuf, tant sur André Gide que sur Romain Rolland ; son étude s'appuie sur une documentation très sérieuse et il présente de nombreux inédits ; il

publie les six lettres d'André Gide à Romain Rolland<sup>12</sup> et de courts extraits de lettres et du *Journal* de ce dernier; faute d'avoir été autorisé par Madame Romain Rolland à citer des textes importants (particulièrement les lettres adressées à André Gide et les pages du *Journal* relatives à la visite de celui-ci à Villeneuve en 1934) il en donne le contenu avec beaucoup de précision.

Bernard DUCHATELET

1. Romain ROLLAND — LUGNÉ-POE, *Correspondance (1894–1901)*, Jacques ROBICHEZ éd. (Paris, L'Arche, 1957), p.207, n.4.

2. Romain ROLLAND, *Journal intime. Extraits*, copie dactylographiée, f<sup>no</sup> 302a/303 (texte inédit, copyright M<sup>me</sup> Marie Romain-Rolland).

3. F.J. Harris ne cite pas l'article de Sven STELLING-MICHAUD, «Le Choix de Romain Rolland en 1914», *La Pensée*, n°132, mars-avril 1967, pp.23–30.

4. L'on pourrait ajouter d'autres textes à ceux que cite F.J. Harris. Dans une lettre de Romain Rolland du 5 janvier 1929 à Jean-Richard Bloch on lit : «Je viens d'ouvrir un des derniers numéros de la N.R.F. — celui de décembre — Montherlant, Léautaud, Gide. Quel prurit de néant! Sécheresse et pourriture.» (cité par Radoslav JOSIMOVIC, *Kujiževni pogledi Romena Rolana [L'Esthétique littéraire de Romain Rolland]* [Belgrade, 1966], p.447). Le 14 janvier 1936, au moment où Jean Guéhenno abandonnait la direction d'*Europe*, Romain Rolland écrivait à celui-ci : «Il me semble que je suis congédié aussi de ma maison. — Je n'irai certes pas chercher refuge à la N.R.F.. Elle m'a toujours été étrangère.» (*L'Indépendance de l'Esprit*, correspondance entre Jean GHÉHENNO et Romain ROLLAND [Paris, Albin Michel, «Cahier Romain Rolland», 23, 1975], p.364). Dans sa correspondance Romain Rolland a souvent manifesté son hostilité à l'égard de la N.R.F.. Alors que Jacques Robertfrance animait *Europe* il le poussait à détacher Marcel Caster de la N.R.F. : «Ne le laissez pas, lui aussi, accaparer par Paulhan», écrivait-il le 23 novembre 1927 (*Un Beau visage à tous sens* [Paris, Albin Michel, «Cahier Romain Rolland», 17, 1967], p.264). Un an plus tard, le 22 novembre 1928, il faisait pression sur Jean Guéhenno pour le détacher de la N.R.F. (*L'Indépendance de l'Esprit*, p.37). Au fil de cette correspondance de Romain Rolland avec Guéhenno on glane divers jugements qui ne laissent aucun doute sur les sentiments de Romain Rolland à l'égard de la N.R.F. ; voir par exemple pp.48, 62, 71-2 (à propos de l'article de Panaït Istrati dans la N.R.F. d'octobre 1929, «L'Affaire Roussakov, ou l'U.R.S.S. d'aujourd'hui»), 96...

5. Albert THIBAUDET, «Jean-Christophe. La Nouvelle journée», *N.R.F.*, 1<sup>er</sup> févr. 1913, pp.316–22; «Colas Breugnon», *N.R.F.*, 1<sup>er</sup> août 1919, pp.459–64; «La Conscience libre et la guerre» [*Clérambault*], *N.R.F.*, 1<sup>er</sup> janv. 1921, pp.67–80; à quoi il faut ajouter le compte rendu du livre de Paul Seippel, *Romain Rolland. L'homme et l'œuvre* (Paris, Ollendorff, 1913), *N.R.F.*, 1<sup>er</sup> nov. 1913, pp.807–11.

6. À propos des pages sur *Clérambault* Romain Rolland écrivait à Paul Amann le 10 avril 1921 : «Vous ne devez pas être surpris de l'article de Thibaudet sur Clérambault. La N.R.F. subit de plus en plus l'influence de Gide qui ... qui m'aimerait mieux si j'avais moins de succès.» (texte inédit, copyright M<sup>me</sup> Marie Romain-Rolland).

7. F.J. Harris ne fait aucune allusion aux divers textes de Romain Rolland relatifs à ce voyage déjà publiés : « Romain Rolland au moment de quitter l'U.R.S.S. proclame, dans une lettre à Staline, la nécessité de la défendre », *L'Humanité*, 22 juill. 1935 ; « Aux calomnieurs », *L'Humanité*, 23 oct. 1935 ; « Retour de Moscou », *Commune*, n°26, oct. 1935, pp.129-33 ; « Un Séjour chez Gorki », *Europe*, n°370-371, février-mars 1960, pp.13-30 ; « Mon séjour chez Gorki », *Les Lettres françaises*, 3 mars 1960, pp.1 et 9 ; lettre de Romain Rolland à Maxime Gorki du 30 juillet 1935, publiée dans *La Nouvelle critique*, n° spécial été 1950, pp.38-9. Il ne semble pas, d'autre part, connaître le livre de Jean Pérus, *Romain Rolland et Maxime Gorki* (Paris, Éditeurs Français Réunis, 1968), que sa bibliographie ne mentionne pas. Enfin, il ne signale pas non plus le télégramme que Romain Rolland, en route pour Moscou, a reçu à Varsovie : « Vous supplions malgré votre fatigue d'adresser message au Congrès. Votre parole est de celles qui doivent être entendues ici. » Ce télégramme (reproduit en fac-similé par Jean-Bertrand Barrère dans son *Romain Rolland par lui-même* [Paris, Le Seuil, 1967], p.154) était signé : « GIDE, MALRAUX, (Jean-Richard) BLOCH ». C'est une pièce qu'il faut verser au dossier des rapports entre les deux hommes. Précisons qu'il s'agit du Congrès international des Écrivains pour la Défense de la Culture contre le fascisme, tenu à Paris, salle de la Mutualité, du 21 au 25 juillet 1935.

8. À propos de cette lettre F.J. Harris donne la référence suivante : « L'U.R.S.S. en a vu bien d'autres », *L'Humanité*, 18 janv. 1937. S'il s'était reporté à l'article d'Alain Goulet, « Gide à travers la presse soviétique de 1932 à 1937 » (*AGI*, 136-78), il aurait pu faire son profit des détails précis que celui-ci donne sur cette lettre (p.178, n.70). Les conditions dans lesquelles celle-ci a été écrite, puis publiée dans la *Pravda* et dans le *Journal de Moscou*, avant d'être reprise dans *L'Humanité*, mériteraient d'être éclaircies.

9. Ainsi, il faut lire pp.42, 182 n.45 et 46, et index : Guilbeaux ; pp.87, 183 n.1 et index : Psychari (d'autre part il s'agit d'Ernest, non de Jean) ; p.127 et index : Thaelmann ; p.178 n.25 : Padoux ; p.181 n.19 : Robertfrance ; p.181 n.26 : Andrée Karpelès ; p.184 n.42 : d'Étiveaud ; dans la bibliographie il faut lire p.263 : Meysenbug ; p.265 : Protée ; p.266 : Devore, Fondane ; p.270 : Debran ; p.271 : Küchler.

10. Certaines lettres ont été publiées du vivant de Romain Rolland : — lettre à Verhaeren du 23 novembre 1914 (pp.43 et 177 n.77) dans *Les Cahiers idéalistes français*, mars 1918, p.36 et dans la *Revue mensuelle*, 1918, p.294 (l'extrait cité par F.J. Harris se trouve, d'autre part, dans le *Journal des années de guerre* de Romain Rolland [Paris, Albin Michel, 1952], p.196) ; — lettre à Barbusse du 2 février 1922 (pp.125 et 188 n.42) dans *Quinze ans de combat* [Paris, Rieder, 1935], pp.40-50 ; — lettre à Runham Brown du 20 février 1931 (pp.114 et 187 n.73) dans *Par la révolution, la paix* [Paris, Rieder, 1935], pp.66-8 ; — la lettre du 20 octobre 1925 à l'Académie des Sciences d'Art de Moscou n'est pas totalement inédite ; une partie de l'extrait cité (pp.63 et 221) se trouve dans *Quinze ans de combat*, p.xxxvii.

Diverses autres lettres ont été publiées dans *Un Beau visage à tous sens* (Paris, Albin Michel, « Cahier Romain Rolland », 17, 1967 ; en abrégé : C17) : — lettre à Cosette Padoux du 15 avril 1905 (pp.61 et 178 n.25), dans C17, pp.70-2 ; — lettre à Frank Abauzit du 23 février 1914 (pp.95, 232 et 184 n.41), dans C17, pp.120-1 ; F. Abauzit l'avait lui-même publiée dans son livre *Le Sentiment religieux à l'heure actuelle* [Paris, Vrin, 1919], p.191 ;



— la lettre à André Gide du 26 octobre 1914 que F.J. Harris se désole (p. 175 n.30) de ne pouvoir citer qu'en partie (pp.23-5, 202-3) a été publiée en entier dans C17, pp.125-7; — lettre à Heinz Nonveiller du 22 octobre 1926 (pp.54-5, 218 et 178 n.4), dans C17, pp.243-4.

D'autre part, F.J. Harris signale et résume (pp.135-6) des lettres du 9 juillet 1935 à Christian Sénéchal et du 30 juillet 1935 à Maxime Gorki; des extraits intéressants de ces lettres ont été publiés en français par Teresa di Scanno, *Romain Rolland* [Parme, Guanda, 1957], pp.123-4.

Enfin, certains textes inédits au moment où F.J. Harris préparait son travail en 1968 ne l'étaient plus lors de la publication de celui-ci. Les documents se rapportant à la brouille entre Jacques Copeau et Romain Rolland en novembre 1915 (pp.81-3) ont été publiés par Claude Sicard : Jacques COPEAU — Roger MARTIN DU GARD, *Correspondance* [Paris, Gallimard, 1972], t.2, pp.798-804.

11. Ainsi dans la lettre à Heinz Nonveiller citée p.218 il faut lire : « *s'il ne se fait* [et non : *ne se fait pas*] *le serviteur* [...] *le plus de devoirs* [et non : *devoir*]. » (cf. C17, p.244). D'autre part on relève à plusieurs reprises une confusion entre l'imparfait et le conditionnel présent : — p.227 il faut lire : « *Ce qu'il accomplirait* [et non : *accomplissait*] *le lendemain* » (cf. Jean SCHLUMBERGER, *Œuvres complètes* [Paris, Gallimard, 1958-1961], t.6, p.378); — p.207 dans la lettre de Gide ne faut-il pas lire : « *pourrait* [et non : *pouvait*] *tenir* » (cf. R.M. RILKE — A. GIDE, *Correspondance 1909-1926* [Paris, Corrèa, 1952], p.127)? — p.228 dans la lettre de Copeau à Guilbeaux il faut lire : « *il pouvait* [et non : *pourrait*] *être fâcheux* » (cf. J. COPEAU — R. MARTIN DU GARD, *Correspondance* [Paris, Gallimard, 1972], t.2, p.802).

À propos de la lettre de Romain Rolland à Léon Pierre-Quint, du 21 décembre 1932, une comparaison entre le texte imprimé pp.240-1 et la copie autographe de cette lettre, conservée au Fonds Romain Rolland, permet de faire quelques rectifications.

Il faut lire :	au lieu de :
C'est en	C'est en
depuis quinze	depuis quinze
élégamment	également
après la première révolution	après la révolution
le 1 <sup>er</sup> mai 1917	le 1 <sup>er</sup> mai 1917
Déclaration [...] l'esprit	Déclaration [...] l'esprit
la pensée [...] du monde	la pensée [...] du monde
passer en silence	passer sous silence
ralliement!	ralliement.

Ces rectifications entraînent que l'on fasse quelques corrections dans la traduction de cette lettre aux pages 114-5. Signalons, aussi, que le *sic* de la page 240 devrait se placer après « *sur* », comme dans la traduction (p.114), et non après « *dans* ».

12. Deux lettres (11 et 25 janvier 1916) avaient déjà été publiées dans la *Correspondance* Rilke-Gide signalée dans la note précédente. F.J. Harris donne un texte plus complet.

THEIS, Raimund. *André Gide*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1974. vi + 155p. Coll. «Erträge der Forschung».

Il est grand temps de souligner l'importance de ce livre de Raimund Theis, professeur à la Gesamthochschule de Duisburg, encore que l'évolution des études gidiennes ne saurait le réduire à n'être qu'un état présent, bientôt dépassé, desdites études. Car s'il est d'abord cela, il est bien plus que cela.

Voilà longtemps que je me demandais pourquoi les Allemands, après avoir été de fervents gidiens jusqu'à la seconde guerre mondiale, semblaient depuis s'être détournés de l'œuvre de Gide alors que le monde anglo-saxon, par exemple, se consacrait à elle avec une attention qui ne s'est jamais relâchée. C'est également de cette constatation que part R. Theis tout en apportant cet élément de réponse : le travail critique des romanistes allemands, attaché essentiellement aux méthodes modernes de lecture des textes, se serait détourné d'une œuvre dont il semble admis qu'elle ne peut s'étudier sérieusement qu'en corrélation avec une connaissance précise de la biographie et de l'entourage de son auteur. À vrai dire l'argument ne convainc qu'à moitié, la raison invoquée n'étant pas particulière à l'Allemagne. Toujours est-il que R. Theis s'est d'abord fixé pour objet de montrer, en considérant l'état de la critique gidienne jusqu'au printemps 1973, que les travaux issus de diverses théories littéraires modernes peuvent permettre d'articuler l'une à l'autre la «vie» et l'«œuvre» de Gide en évitant la dichotomie fâcheuse de «l'homme et l'œuvre». Aussi bien, souligne-t-il, la renaissance des études gidiennes est due à «la collaboration de spécialistes travaillant dans des directions diverses» (p.1), et il espère, en explicitant et en commentant les plus importantes tendances de la recherche gidienne actuelle, encourager les romanistes allemands à y coopérer.

Ce faisant l'ouvrage constitue la meilleure mise au point existante des études gidiennes. Sans prétendre à l'exhaustivité mais en n'oubliant aucun travail important ou caractéristique, non seulement il présente de façon précise et systématique les études qui éclairent les différentes facettes de la modernité de Gide, mais il fournit encore toutes les indications utiles à qui veut pénétrer aujourd'hui dans le monde des gidisants (existence, adresse et action de l'A.A.A.G., accès au «Fonds Gide», etc.). Sont d'abord recensées les différentes éditions de l'œuvre, depuis l'édition critique de *La Symphonie pastorale* jusqu'à la mention des lettres publiées dans le *Bulletin des Amis d'André Gide*, et les principales bibliographies —

auxquelles il faudrait ajouter aujourd'hui les deux ouvrages capitaux de J. Cotnam : *Inventaire bibliographique et Index analytique de la correspondance d'André Gide* et la *Bibliographie chronologique de l'œuvre d'André Gide*. L'auteur s'est ensuite attaché à montrer quels modes de contributions ont été apportés à la recherche gidienne par des travaux issus d'époques et de pays différents : tandis qu'en France les manifestations de Gide ont surtout suscité des prises de position plus ou moins polémiques ou éthiques pendant son existence — à la seule exception notable de l'ouvrage de Jean Hytier —, c'est d'abord aux États-Unis et en Angleterre que sont nées les premières préoccupations vraiment scientifiques concernant l'œuvre. Parallèlement, de multiples témoignages paraissent en France, qui contribuaient à lui donner toute sa portée. On sait que la publication de ceux-ci se poursuit actuellement avec le principal d'entre eux, *Les Cahiers de la Petite Dame*, et les *Gidiana* de Jean Schlumberger depuis longtemps annoncés. Sont ensuite caractérisées les présentations d'ensemble, depuis la biographie entreprise par P. de Boisdeffre jusqu'au recueil de M. Raimond, en passant par les ouvrages de C. Martin, J. Hytier, G. Brée, et de tant d'autres. Puis sont envisagées les études effectuées à partir d'un point de vue thématique, compris de façon large, qui recouvre celles de Claus von Schoeler ou de G. Lamsfuss en Allemagne, mais aussi celles si importantes de Jean Delay, de D. Moutote ou de W.W. Holdheim, sans compter une floraison considérable d'articles. Enfin R. Theis souligne la contribution décisive apportée aux études gidiennes par l'examen d'œuvres singulières ou d'aspects particuliers de cette œuvre, que se soit par des dossiers documentaires comme celui que Y. Davet a consacré aux *Nourritures terrestres*, par des essais comme celui de A. Goulet sur *Les Caves du Vatican*, ou par la multitude d'examen précis de questions déterminées qui permettent de modifier et d'enrichir la lecture de Gide.

Qu'en est-il de «Gide aujourd'hui», se demande pour terminer l'auteur? car «une œuvre vit aussi longtemps qu'on peut l'interroger» (p.137). Or, si le rôle libérateur de Gide s'est poursuivi après la seconde guerre mondiale — comme on l'a montré pour le Canada et le Japon —, deux éléments ont pu faire obstacle à l'appréhension de la modernité de Gide : le «purisme de sa langue», trop vite qualifié de maniérisme, et le fait que la révolution du «nouveau roman» a gommé le rôle d'avant-garde joué par la réflexion et l'œuvre de Gide en matière d'esthétique formelle. Aujourd'hui, l'enjeu demeure cette redécouverte de la modernité de Gide, même si on peut penser que, par l'accent porté sur le seul individu, il appartient à notre passé.

Une bibliographie sélective et un riche index des noms cités facilitent la consultation de l'ouvrage, précieux guide qui sait conduire

aussi bien le gidien néophyte que le plus exigeant à travers le labyrinthe des études gidiennes.

Alain GOULET

\*

TOLTON, C.D.E.. *André Gide and the Art of Autobiography : A Study of "Si le grain ne meurt"*. Macmillan of Canada, Maclean-Hunter Press, 1975. 122p.

Ce livre nous apporte une grande déception. Écrit pour suppléer à l'absence d'une étude d'ensemble consacrée à *Si le grain ne meurt*, il est réparti en cinq chapitres qui traitent respectivement du « Genre », de la « Genèse », de la « Structure » et de la « Vérité d'une autobiographie » et, plus mystérieusement, du « Roman dans une autobiographie ». Puis viennent compléter le volume trente pages de tableaux généalogiques, d'une liste des variantes les plus importantes entre le manuscrit, l'édition originale et les publications subséquentes, et de bibliographie. En principe ce devrait être le genre d'ouvrage à mettre sans danger entre les mains d'étudiants. Pourquoi ne l'est-il pas ?

La raison en est simple : une seconde intention est venu relayer la première dans l'esprit de l'auteur. C. Tolton est un propagandiste. Il veut proclamer l'indépendance de l'autobiographie en tant que genre littéraire. Son attitude envers *Si le grain ne meurt* n'est rien d'autre que celle d'un limier critique, dont Philippe Lejeune a maintes fois démontré l'insuffisance<sup>1</sup>, sur la piste d'une autobiographie soupçonnée. Il se trahit dès la toute première page de son étude où il écrit que les critiques de Gide se trouvent « soucieux [...] de s'emparer de n'importe quel fil d'attache que leur sujet évasif puisse offrir ». Si le sujet est évasif, n'en incombe-t-il pas encore plus de respecter et d'étudier ce qui le rend tel ? Mais C. Tolton s'intéresse à la classification de son sujet de préférence à la tâche nettement plus difficile de le lire. Lorsqu'il en arrive tout de même à s'occuper un peu en détail du texte de l'autobiographie, ce qu'il en dit n'est guère fait pour nous rassurer. Il trouve tout à fait insolite le désaccord des temps des verbes dans le passage suivant : « *Je ne sais plus. J'ai exigé de moi cette promesse de ne point chercher à meubler les chambres du souvenir. Mais j'acceptai de sortir avec eux après dîner.* » Et dans le fameux portrait qu'a fait Gide du pianiste Anton Rubinstein, « *visage plat aux pommettes marquées, large front à demi noyé dans une crinière abon-*

dante, *sourcils broussailleux*», il voit l'image saisissante d'un noyé!

Le grand inconvénient, pourtant, de la propagande, c'est qu'elle a une fâcheuse tendance à la déformation. Par exemple, C. Tolton reprend de nombreuses idées de critiques plus avisés, tels que P. Lejeune et D. Moutote, mais, ne tenant compte des restrictions avec lesquelles elles avaient été conçues, souvent il les dénature. Il cite avec approbation la définition de l'autobiographie proposée il y a quelques années par P. Lejeune<sup>2</sup>, mais, dans son impatience de promulguer son message à lui, il lui prête un air dogmatique qu'elle n'avait pas à l'origine. De même, il s'autorise de l'élément d'intention polémique qu'avait déjà remarqué D. Moutote dans la deuxième partie de *Si le grain ne meurt*<sup>3</sup> pour classer Gide, lui aussi, comme propagandiste pur et simple et pour parler à tout bout de champ du «but fondamental» de l'ouvrage et du «but très spécifique» de l'auteur en l'écrivant. Voilà pourquoi on ne saurait confier cette étude aux étudiants en toute honnêteté.

Cela étant dit, il faut porter au crédit de C. Tolton le mérite d'avoir amassé une quantité d'informations précises. Il nous semble qu'il aurait mieux fait de vouer toutes ses énergies à l'édition critique de *Si le grain ne meurt* dont cette étude nous laisse entrevoir le projet — travail de limier peut-être mais qui en vaut bien la peine. Une étude d'ensemble vraiment digne de l'autobiographie de Gide et de ses lecteurs nous manque toujours; malheureusement ce n'a pas été le fait de C. Tolton de nous la donner.

Peter FAWCETT

1. Voir par exemple, *L'Autobiographie en France* (Paris, Armand Colin, Coll. «U2», 1971), p.25; «Gide et l'autobiographie», *AG4*, 56.

2. «Définition : nous appelons autobiographie le récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence, quand il met l'accent principal sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité.» (*L'Autobiographie en France*, p.14).

3. Voir *Le Journal de Gide et les problèmes du moi (1889-1925)* (Paris, P.U.F., 1968), pp.547sqq.

\*

COTNAM, Jacques. *Inventaire bibliographique et index analytique de la correspondance d'André Gide (publiée de 1897 à 1971)*. Boston [Mass.], G.K. Hall & Co., 1975. XII + 737 p.

On sait que Gide fut un épistolier des plus féconds et que ses dialogues avec Valéry, Claudel, Proust, Rilke, Mauriac, Martin du Gard, Ghéon et tant d'autres constituent un témoignage capital sur la

vie intellectuelle du temps. Dans son *Répertoire chronologique des lettres publiées d'André Gide*, paru en 1971 et complété dans chaque livraison de la Série *André Gide*, Claude Martin a classé les lettres suivant leur date de rédaction, permettant ainsi de suivre l'ensemble des relations épistolaires de l'écrivain en rapport avec sa biographie. Le dessein de Jacques Cotnam est différent : il s'agit moins de recenser à nouveau cette correspondance — le classement suivant cette fois les modes et les dates d'édition — que d'orienter le lecteur à travers elle et d'en permettre l'exploitation méthodique et systématique. D'où le plan adopté par son ouvrage. L'inventaire bibliographique qui en forme le premier tiers n'est qu'un préalable à la partie originale et à coup sûr la plus importante : un index qui quadrille le texte des lettres et qui facilitera considérablement la recherche des renseignements et toute étude qui se voudra précise et exhaustive.

Afin de multiplier les entrées et les références, Jacques Cotnam a subdivisé l'index en huit parties distinctes : index des éditeurs des lettres, des correspondants, des noms propres (personnes réelles, titres d'ouvrages, associations, maisons d'édition et revues mentionnés dans les lettres), des personnages fictifs, des noms de lieux, des œuvres (artistiques, littéraires, cinématographiques, etc.), des œuvres de Gide et enfin des principaux thèmes abordés. Bien entendu le relevé n'est exhaustif qu'autant que le permet le caractère mécanique de tout index, c'est-à-dire que, lorsque par exemple Gide écrit : « *je suis Cartésien* », la référence n'apparaît pas sous la rubrique DESCARTES. Inversement la liberté qui a présidé au choix des thèmes dans le dernier index pourrait être considérée comme source d'arbitraire et de lacunes, par défaut de rigueur dans les critères de sélection, éminemment variables suivant les lecteurs. Par exemple la lettre à Haguenin du 13 janvier 1908 n'est citée que sous les entrées CURIOSITÉ et ROMANTISME, alors qu'« *attitude - aventure - éreintement - démon - risque - grandiloquence - public - silencieux* » — autres mots également importants du même texte — ne font l'objet d'aucune rubrique. En outre une telle lettre pourrait être subsumée par les notions de « dépit » ou de « justification », également absentes de l'index. Il est enfin regrettable que la consultation des différents index n'ai pas été facilitée par leur mention en titre courant ou par tout autre procédé susceptible de favoriser le maniement de cet imposant ouvrage. Ces menues réserves ne sont toutefois que la rançon de l'importance de l'entreprise et de sa volonté d'exhaustivité. Elles ne visent qu'à suggérer des améliorations pour le second volume qui complétera le présent inventaire pour toutes les publications de lettres postérieures à 1971. Tel qu'il est, cet ouvrage constitue un guide précieux, exact, efficace et indispensable pour parcourir en tous sens le monument capital qu'est la correspondance de Gide, et il faut savoir gré à

Jacques Cotnam de l'immense service qu'il a rendu par son travail patient et minutieux à toute la recherche gidienne.

Alain GOULET

\*

*Correspondance André Gide—Albert Mockel*, publiée par  
Gustave VANWELKENHUYZEN. Genève, Librairie Droz,  
1975. 352 p. «Textes littéraires français», n°221.

Ayant déjà consacré plusieurs études à la littérature belge du début du siècle ainsi qu'à ses rapports avec la littérature française, le regretté Gustave Vanwelkenhuyzen était certainement bien placé pour présenter cette édition de la correspondance que Gide et Mockel ont échangée entre 1891 et 1938, et l'érudition qui se manifeste dans son introduction et ses très nombreuses notes, jointe à une évidente sympathie pour ses deux protagonistes, en particulier pour Albert Mockel, sont là pour en témoigner. Si un tel ouvrage laisse pourtant le lecteur un peu sur sa faim, ce n'est donc pas le commentateur qu'il faut en rendre responsable, mais bien les correspondants eux-mêmes.

Bien sûr, on pourrait incriminer le souci — parfaitement légitime dans son principe — qu'a eu G. Vanwelkenhuyzen de tenir la balance égale, dans ses recherches et ses commentaires, entre Gide et Mockel; en effet, bien des précisions concernant ce dernier nous semblent parfois superflues, alors que les déclarations de Gide paraissent insuffisamment exploitées. Dans ses lettres, Mockel se livre assez volontiers, et son attachante personnalité apparaît avec assez de netteté pour qu'il ne soit pas nécessaire de la retoucher beaucoup. Ce n'est pas le cas de Gide, évidemment, et c'est pourquoi nous aurions souhaité que le travail du critique vînt éclairer de préférence celui des deux portraits qui restait le plus dans l'obscurité. Et nous ne pensons pas que, pour ce faire, la seule minutie, fût-elle parfois le reflet d'un savoir encyclopédique, puisse suffire.

Pourtant, le vrai regret que nous éprouvons en lisant cette correspondance vient de ce que les deux écrivains, Gide en particulier, n'ont pas cherché vraiment à communiquer, au lieu simplement de correspondre. Sans en exclure la sincérité ni l'affection, ils n'ont jamais permis à leurs rapports de devenir profonds et révélateurs. Manqué de temps, sans doute, mais ce n'est pas la seule explication. Mockel n'était ni Valéry, ni Ghéon, et c'est là toute la différence. Car de vraies correspondances, Gide en a établies, mais avec ses familiers, ceux qui savaient partager sa vie, ou plus encore avec ceux-là qui étaient

capables de faire écho à ses préoccupations morales ou intellectuelles. Or Mockel ne fut jamais de la première catégorie, et ne demeura pas longtemps dans la seconde, non par sa faute, assurément, mais bien plutôt sous l'effet d'une double évolution de Gide, à la fois qualitative et quantitative, c'est-à-dire dans les deux domaines de la conception artistique et de la notoriété. Alors que Mockel va rester jusqu'au bout fidèle à ses délicates recherches sur l'harmonie des vers, Gide va s'écarter du Symbolisme ; et tandis que Mockel reste un poète estimé, mais confidentiel, Gide va finir par connaître la célébrité. Il y a donc là, entre les deux hommes, à partir de 1900 environ, comme un « manque à converser », qui peut aller parfois jusqu'à la gêne. Et s'ils peuvent continuer à assurer qu'ils se comprennent fort bien, c'est peut-être parce qu'ils évitent d'exposer le fond de leur pensée. Le monde d'Albert Mockel, c'est un peu le monde de *Paludes* et des littérateurs, et les deux hommes, assez vite, ne vont plus parler le même langage ; le plus souvent, ils ne parleront plus.

Le début, cependant, n'est pas mauvais, où nous voyons le jeune Gide s'avancer précautionneusement dans le monde des cénacles symbolistes où Mockel, de trois ans son aîné, est déjà introduit et peut prendre, en tant que directeur de *La Wallonie*, des allures de mentor. On échange des compliments, on se congratule pour des textes « *d'une translucide atmosphère* » (p.40) ou emplis « *d'un air cristallin* » (p.55), surtout on se donne des nouvelles des autres initiés, et l'on dirait que chacun a à cœur de montrer qu'il en connaît autant que l'autre. On parle des amis communs, et entre Gide et Louÿs, Mockel s'efforcera un moment de jouer les arbitres. Malheureusement, ce qui fut, au dire même de G. Vanwelkenhuyzen, « *la période la plus heureuse, la plus confiante et la plus fraternelle de leurs rapports* » (p.20) fut de courte durée, et ne se renouvela pas : de 1891 à 1895 furent échangées au moins 37 lettres (nous disons au moins, car cette correspondance est visiblement incomplète), c'est-à-dire plus du tiers d'un ensemble qui s'étire pourtant sur 47 ans ! Il n'y a au fond qu'une seule période dans les rapports de Gide—Mockel, et la suite n'est qu'une simple prolongation, parce qu'il n'y avait pas de raisons de s'arrêter, et que Gide, en la personne de Mockel, avait le moyen de cultiver un souvenir de jeunesse. Après donc ce que l'on peut considérer comme un document assez intéressant sur l'histoire du mouvement symboliste en France et en Belgique, avec la vie des cénacles, les banquets donnés en l'honneur de Kahn ou de Mendès, le cadeau à Mallarmé, etc., on ne trouve plus qu'une suite fort décousue de lettres de longueur variable, mais évoluant avec Gide vers le laconisme le plus strict. Mockel apparaît comme un être sympathique, sensible, très gentil, mais manquant un peu de relief ; trop gentil au fond, ne pensant qu'à donner des nouvelles des autres, alors même que son correspondant ne s'en soucie plus



guère, commentant, faute de pouvoir parler de ses propres œuvres, trop peu nombreuses, les nouveaux livres de Gide, et sachant trouver dans le moindre billet la marque d'une « exquise » amitié. L'homme, finalement, reste assez pâle, et c'est Mockel critique littéraire que nous découvrons vraiment, avec un mélange d'admiration et d'irritation. D'admiration, pour une ouverture d'esprit qui lui permet d'applaudir à des œuvres aussi éloignées de son esthétique que les *Caves* ou *Corydon*, et surtout pour une sensibilité qui le fait lire entre les lignes. Ainsi, à propos de *La Tentative amoureuse* : « Prenez garde d'aboutir à un fakirisme qui est, au fond, assez éloigné du véritable André Gide. Je vous crois plus fort que vous ne vous croyez, vous ; vous osez regarder la vie en face, ce que n'osent vos écrits. » (p.105). À propos de *Paludes* : « Vous devriez vous mettre presque exclusivement à la prose, car vous y montrez des qualités tout à fait spéciales avec un sens de l'harmonie qui manque à beaucoup de nos contemporains. » (p.112). N'écrivait-il pas, à Gide partant pour l'Afrique, en 1893 : « Vous serez bien coupable si vous n'en rapportez pas un beau livre. » (p.101) ?

Mais l'agacement vient de ce que cette facilité pour accueillir les œuvres de Gide découle en partie du point de vue adopté par Mockel : qu'il s'agisse des *Nourritures*, des *Caves* ou de *Si le grain ne meurt*, il n'y voit en définitive qu'un exercice gratuit, un jeu d'intellectuel et d'esthète ; à propos de la dernière de ces œuvres, il loue la « parfaite aisance de langage » (p.287), mais condamne les aveux d'homosexualité au nom de son « goût d'artiste » (p.288). À ses yeux, les *Caves* sont « une œuvre où vous vous êtes diverti de vos pensées habituelles. [...] Mais ce qui, en dehors de tout problème, demeure un délice pour moi, c'est votre prose parfaite. » (pp.255-6). En quelque sorte, Mockel prend la littérature trop au sérieux, et pas assez au tragique.

Gide, dans cet échange, fait figure de l'homme pressé, toujours entre deux œuvres quand ce n'est pas entre deux trains, et qui, surtout à la fin, se contente d'envoyer ses livres dédicacés. Un peu intimidé au départ, son ton s'affermi rapidement, au rythme des publications ; avec *L'Ermitage*, Gide va même prendre sa revanche sur Mockel et sa *Wallonie* ; mais ensuite, comme nous l'avons vu, Gide va continuer sa progression, et on le sent d'autant plus aimable qu'il risque de susciter la jalousie de Mockel. Sur Gide lui-même, nous ne trouvons guère que des confirmations ; dès janvier 1892, il annonce : « Je travaille presque beaucoup, mais c'est à des besognes ardues, à des livres "de longue haleine", pour quoi j'accumule des notes et qui se font très lentement. » (p.54). Quelques phrases, tout de même, sur l'importance de ses voyages : « Est-ce que le voyage serait un péché qu'il vous laisse un tel désir de le refaire ! » (p.181). Plus tard : « C'est pour en donner d'autres [feuilles de route] que je veux maintenant revoyager. [...] Dès en écrivant *Paludes* et avant, j'avais l'idée de ce livre et vraiment le voyage n'a fait

qu'approvisionner des pages vides...» (p.214). Mais ce sont là de brefs éclairs; en dehors d'une relation inédite de son passage à Malte (p.167) et une allusion humoristique à l'affaire Dreyfus (p.215), on retrouve un Gide fidèle et pressé, soucieux de réaffirmer son amitié — il la sentait donc fragile? — mais remettant à plus tard les vraies discussions. On se demande même si, pour Gide, il ne s'agit pas surtout d'être fidèle à soi-même; il écrit bien : «*Je vous écris pour me rajeunir.*» (p.257). Et de fait, cette amitié ne sera jamais autre chose qu'une commémoration de leurs débuts. Le mot de la fin, pour cruel qu'il soit, Gide l'avait prononcé, sans le savoir, dès 1892 : «*La fidélité à des premières amitiés est surtout belle alors que l'ami n'en est plus tout à fait digne.*» (p.60).

Faut-il éditer toutes les correspondances? Claude Sicard en doutait déjà à propos de la publication des lettres échangées entre Gide et Cocteau<sup>1</sup>. D'un point de vue strictement gidien, il nous faut bien avouer notre déception, déception d'autant plus grande que Mockel n'était tout de même pas un interlocuteur de second rang. On pourrait bien sûr reprocher à Gide de n'avoir pas su cultiver cette amitié pourtant précieuse. On pourrait, à l'inverse, se réjouir de voir ce contempteur des attachements, ce coupeur de fils à la patte, qui sut si bien rompre avec des amis de poids comme Jammes ou Claudel, conserver une liaison qui ne pouvait plus rien lui apporter, mais qui resta comme une de ces mille portes ouvertes dont la vie ne nous permet pas de franchir le seuil<sup>2</sup>.

Pierre MASSON

1. Voir *AG4*, 205-7.

2. Il nous paru utile de signaler également quelques inexactitudes : — pp.59-61 : la lettre 7 est datée du 9 mars 1892 par G. V., ce qui est une étourderie. Gide écrit en effet : «*Avant-hier — pour la première fois — Tristan et Isolde.*» Or on sait par Jean Delay (*DEL*, II, 154) que cette représentation a eu lieu le 11 mars, ce qui nous donne le 13 pour la date de la lettre. Pourquoi d'ailleurs ces références «indirectes» que sont Boisdeffre et Niederauer, quand J. Delay ou la correspondance avec Valéry (voir p.156) nous apprennent les mêmes faits avec plus de précision? (même remarque pour p.82, n.1); — p.89, n.5 : le voyage en Espagne est de mars à avril 1893 (voir *DEL*, II, 220) et non de février à avril; — p.87, n.3 : G.V. semble prendre au pied de la lettre ce passage de Mockel : «*J'espère que votre expédition patinoire à Amsterdam sera vite écourtée par un dégel propice. Patinez donc à loisir sur la transparente glace de vos songes, et quand vous l'aurez rayée de vos patins en y écrivant votre nom, revenez vite de ce pseudo-voyage vers mon antipatinale montagne*», passage repris dans la lettre suivante, p.89 : «*Vous êtes*

encore à Amsterdam, je suppose — au moins de la façon que vous y fûtes depuis deux semaines.» Et G.V. de conclure : «Il semble bien que G. soit resté une quinzaine de jours au moins en Hollande.»

Or, comment ne pas rapprocher ces lignes de la fin de *La Tentative amoureuse*? Gide écrit : «*Nous serions partis seuls un soir vers une ville de Hollande : la neige aurait rempli les rues; sur les canaux gelés on aurait balayé la glace. Vous auriez patiné longtemps, avec moi, jusque dans la campagne...*» (Pl 84). De toute évidence, Mockel ne parle pas d'un vrai voyage; de plus, il termine la première des deux lettres par «*Bon souhait de travail*» (p. 88). Et si nous en croyons J. Delay, Gide travaille à cette époque à «*La Tentative amoureuse [...] dont l'idée lui avait été inspirée, au début de janvier 1893, par la lecture de La Vie est un songe de Calderon*» (DEL, II, 216). N'y aurait-il pas songé un peu plus tôt encore, comme le suggère cette phrase de Mockel du 21 décembre 92 : «*Je reçois à l'instant vos très curieuses proses.*» (Gide—Mockel, p. 85)? — p. 105, n.11 : nous n'avons pas retrouvé la trace de cette querelle avec Paul Adam, mais la correspondance Gide—Valéry s'en fait peut-être l'écho, louangeuse d'abord envers Adam (lettre du 9 juill. 1891) puis acide (7 févr. 1896); — p. 110, n.9 : il faut lire «*Journal, Pl. II, p. 74*», et non «*Pl. I*»; — p. 114, n.18 : inversement, lire «*Pl. I, p. 1274*», et non «*Pl. II*»; — p. 119, n.2 : il est inexact d'écrire que «*Florence est la dernière étape du voyage d'A.G. en Italie*» en 1894, et qu'«*en avril de cette année, il s'était séparé à Biskra de son compagnon de voyage, Paul-Albert Laurens.*» Jean Delay nous apprend en effet (II, 330) que «*c'est à Florence que se séparèrent, le 23 juin, André Gide et Paul Laurens.*» Quant à Gide, après Florence, il s'arrêta à Pise et à Gênes (voir DEL, II, 331-2); — p. 125, n.1 : il est faux d'écrire que «*depuis les premiers jours de juillet, A.G. suit une cure d'hydrothérapie à Champel*» et qu'«*il y restera jusqu'au début d'août*». On trouve en effet chez J. Delay (II, 336) : «*Le 29 juin, de Champel, Gide écrivit à sa mère.*» et plus loin (II, 350) : «*Arrivée fin juillet, il quitta La Roque dès le 15 août.*»; — p. 142, n.4 : il est curieux que G.V. n'ait pas rapproché cet épisode du journal marseillais avec la correspondance Gide—Valéry (pp. 231-2) ni avec J. Delay, II, 436; — p. 209, n.4 et 5 : comment G.V. n'a-t-il pas remarqué que Mockel faisait ici une allusion à *Paludes* (la «*table des phrases les plus remarquables*») et que l'ayant par plaisanterie qualifié de «*mauvais*» livre, il devait bien faire une mise au point sur cette appréciation? — p. 218 : il semble difficile de dater cette lettre de la fin décembre 97, car à ce moment, Gide est en Suisse (voir lettre à Jammes, pp. 129 et 133); on peut faire aussi remarquer que Jeanne Rondeaux a été deux fois très malade, en 1898 et en 1908; enfin, les «*vœux*» peuvent être aussi bien de rétablissement que de nouvel an; — p. 238 : la correspondance Gide—Ghéon, que G.V. ne pouvait connaître, permet de préciser la date de cette lettre, en la situant vers le 18-19 septembre. Mais ce n'est pas au *Pain* que Ghéon travaillait alors, mais à *L'eau de vie* (voir *Correspondance Gide—Ghéon*, I, pp. 298-300).

\*

VEYRENC, Marie-Thérèse. *Genèse d'un style. La Phrase d'André Gide dans « Les Nourritures terrestres »*. Paris, Nizet, 1976. 432p.

Je regrette de rendre compte un peu tard d'une thèse attachante et suggestive. Attachante, parce qu'elle fait valoir dans tout leur éclat la jeunesse et la beauté du texte de Gide, dont Marie-Thérèse Veyrenc est l'interprète pénétrante ; suggestive parce qu'elle traite des problèmes de la phrase en des termes originaux ou peu courants aujourd'hui. Par des voies en partie nouvelles, en linguistique comme en stylistique. M.-T. Veyrenc nous fait en effet découvrir que, loin d'être protéiforme, la phrase des *Nourritures terrestres* s'ordonne à partir de ces trois archétypes que sont la maxime, l'apostrophe et ce que, pour ma part, je réunirais sous le nom de dirème ou construction segmentée.

Se suffisant à elle-même, la maxime selon M.-T. Veyrenc repose sur une microstructure du *thème* et de la *pointe*, c'est-à-dire de deux pôles dont l'un est négatif — c'est l'opinion commune que l'on réfute — et l'autre positif : « *Non point la sympathie, Nathanaël, — l'amour.* » (NT, 22)<sup>1</sup>. « *Ce n'est pas pour nous, c'est pour elle que chaque chose est importante.* » (47). Ou encore, dans l'ordre inverse : « *Chaque créature indique Dieu, aucune ne le révèle.* » (19). Selon cette conception, qui me paraît féconde, la construction exceptive : « *La mélancolie n'est que de la ferveur retombée* » (23) est judicieusement paraphrasée : « la mélancolie n'est pas ce que l'on pense, mais... », le que fonctionnant comme un « neutralisateur » (p.40) de l'opinion négative.

Dans cette analyse, le plus délicat est évidemment d'identifier un *thème* qui souvent se déguise sous des formes subtiles. Mais M.-T. Veyrenc déjoue la difficulté en reconstituant ces paradigmes de sentences que Gide s'est complu à faire éclater et disperser à travers *Les Nourritures terrestres*, et au sein desquels les phrases se complètent et s'éclairent. Ainsi : « *Nathanaël, je t'enseignerai que toutes choses sont divinement naturelles.* » (125) s'explique par la nécessité de réfuter tous ceux qui ne savent pas parler « naturellement » de Dieu : « *Nathanaël, il ne faut parler de Dieu que naturellement.* » (43). Et de la même façon, la maxime : « *Tout le passé du monde complètement absorbé dans le moment présent* » (134) est postulée par la critique du comportement commun dans : « *Nathanaël, ne cherche pas, dans l'avenir, à retrouver jamais le passé.* » (42).

On perçoit là, avant la lettre, une véritable analyse de « présupposés », chaque fois vérifiée dans le texte, selon la meilleure méthode philologique. On devine aussi comment la catégorie de la maxime peut ainsi s'étendre de proche en proche, pour former une grande

famille dont M.-T. Veyrenc donne la typologie, fondée, entre autres critères, sur la fonction (selon Jakobson), la « formulation » (antithèses et jeux de mots), la « modulation » (« ne soit même pas un désir ») ou la répétition. Pour ma part, j'aurais seulement souhaité une terminologie qui eût un peu plus la caution de l'usage courant (cf. P. Larthomas opposant dans sa thèse sur le langage dramatique, p.393, la *maxime* et la *sentence*) ou bien le caractère motivé d'un métalangage spécifique. Le recours à des termes composés comme la *maxime précepte*, le *précepte aphorisme*, etc., n'est pas immédiatement éclairant, me semble-t-il. Je me demande également si M.-T. Veyrenc a toujours correctement dénoué la logique retorse de Gide, quand elle ramène à l'unité, par exemple, suivant sa méthode : « *Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée* » (21), et, d'autre part : « *Que ton œil soit la chose regardée* » (47) car le contexte de ce dernier « précepte définition » présente précisément une affirmation contraire : « *Ce n'est pas pour nous, c'est pour elle que chaque chose est importante.* » (47).

Mais ce ne sont là que réserves légères, car on ne peut qu'apprécier comment le modèle de la maxime, progressivement compliqué, conduit jusqu'au *contrepoint*, dont le type de base est représenté par les deux versets : « *À chaque auberge me saluait une faim; / devant chaque source m'attendait une soif [...].* » (36). En introduisant des plans dans les figures précédentes, le contrepoint les démultiplie, les réfléchit ou les réfracte selon les jeux d'une nouvelle Grande Rhétorique, ou plutôt suivant les règles de la technique contrapuntique à laquelle Gide musicien ne pouvait pas ne pas penser. « Égal » lorsque les deux lignes se répondent terme à terme, ce contrepoint littéraire peut être en effet « inégal », « syncopé » ou « fleuri », lorsqu'il comporte plusieurs sortes d'effets et laisse ainsi apparaître, selon M.-T. Veyrenc (p.57), « à côté de la mélodie des phrases prononcées, une mélodie profonde de la structure qui peut être à la limite ordonnée en une suite d'intervalles variables ».

La *phrase apostrophe* forme-t-elle avec les phrases verbale et nominale une structure à trois termes dont elle serait l'élément marqué en ce qui concerne l'emphase? C'est dans cette perspective, en tout cas, que l'étude suivante, qui tient compte de diverses relations entre phrases successives ou imbriquées, passe en revue, notamment, le vocatif, « l'adresse » (le message qui accompagne le vocatif), l'incise et toutes les « formes obliques du discours » (discours d'auteur rapporté, dialogue intérieur, etc.) par lesquelles se manifeste l'idiosyncrasie complexe de celui qui a écrit : « les extrêmes me touchent ». On sera heureux de retrouver là les « phrases en tuyaux de lorgnette », lorsque la pensée s'enivre (l'expression et le commentaire stylistique sont de Gide), et l'on ne pourra qu'approuver les vues de

M.-T. Veyrenc sur la désacralisation de la prière jaculatoire ou sur cet insensible glissement de l'allocutoire au délocutoire (ou *vice versa*) qui est la marque originale des premières œuvres gidiennes. J'aurais, seulement, pour ma part, interprété d'une manière un peu différente les métonymies de certaines apostrophes qui me paraissent purement référentielles. « *Chariots* », « *Caravanes* » ou « *Nourritures* », de même que « *Formes diverses de la vie* », « *Éternelle idée de l'apparence* » font pour moi (mais le débat, on le sait, est largement ouvert) référence au monde du vécu, de l'imaginaire ou des Idées, comme il est naturel dans ces pages des *Nourritures terrestres* qui semblent avoir été arrachées à une ébauche de « traité » symboliste.

Allant de l'apostrophe à la « phrase désactualisée », Marie-Thérèse Veyrenc présente ensuite un chapitre très intéressant sur ce qu'elle appelle, par analogie avec l'archiphonème, « *l'archiphrase nominale* », c'est-à-dire une « apostrophe dépouillée de son emphase », généralement composée de plusieurs segments et soumise à des contraintes syntaxiques aussi notables que l'exclusion de l'article et du complément circonstanciel pour le premier de ses membres, et le refus de la coordination entre tous les autres : « *Feuillages des arbres; grottes vertes, percées d'issues; fonds déplaçables aux moindres brises; mouvance; remous des formes; parois déchiquetées; monture élastique des branches; balancement arrondi; lamellicules et alvéoles...* » (142); « *Amande délicate; promesse de merveille; nucléole; petit printemps qui dort en attendant. Graine entre deux étés; graine par l'été traversée* » (119). Il n'est pas certain qu'il faille supposer en tête de ces séquences « désactualisées » la forme *zéro* d'un verbe présentatif (p.143) mais, plus encore peut-être que M.-T. Veyrenc, je suis persuadé de « l'osmose » qui s'établit dans nombre de cas entre « l'apostrophe autonome » et « l'archiphrase », car l'une et l'autre me semblent solidaires prosodiquement et sémantiquement. C'est la présence, initiale ou non, de l'apostrophe qui fait valoir par contraste la « désémphatisation » des éléments de l'archiphrase, puisqu'il suffit d'une phrase assertive, au lieu d'une apostrophe, pour que disparaisse le caractère incantatoire du segment subséquent, ainsi qu'il ressort de la comparaison des deux ensembles suivants : « *Inépuisable provision! jaillissement des eaux. Abondance de l'eau sous les sources; réservoirs cachés; vases déclos* » (127); « *Des seaux d'eau lavent le pavé. Bruit de la pompe* » (110). Privé d'un support emphatisé, « *Bruit de la pompe* » n'est qu'une phrase nominale pure et simple, de type impressionniste, alors que dans l'exemple précédent, les segments nominaux (« archiphrase » désémphatisée) forment bien, avec l'apostrophe, un véritable « couplet en prose », suivant l'analyse à la fois de Monique Parent et de Marie-Thérèse Veyrenc. Probablement il s'agit là de phrases complexes, composées de sous-phrases solidaires, dont l'une donne le ton

ou le thème (c'est le plus souvent un hyperonyme), et les autres fonctionnent dans sa mouvance tantôt comme des appositions, tantôt comme des compléments circonstanciels entre eux juxtaposés. Si l'on pouvait vérifier cette hypothèse que je crois pouvoir formuler à partir d'exemples aussi caractéristiques, c'est le statut de la phrase, tel du moins que le définissent certaines écoles, qui serait remis en question, puisque la syntaxe n'en serait plus qu'une articulation parmi d'autres, sémantiques et prosodiques, qui la déborderaient. Quoi qu'il en soit, ces phrases ou couplets gidiens me semblent pousser à la perfection un type de construction, mariant vocatif et apposition, dont on trouve des spécimens dans Verlaine (cf. *Sagesse* (I, 19) : « *Voix de l'Orgueil : un cri* », etc.) et dont la fonction est de mettre « en musique » les éléments d'une « *Vision* », suivant le terme même que *Les Nourritures terrestres* (144) reprennent des *Cahiers d'André Walter*.

La troisième partie de cette thèse est à première vue moins nouvelle que les deux autres, dans la mesure où y sont traitées des questions qui concernent les pronoms, les adverbes, le verbe, les systèmes de subordonnées... c'est-à-dire des problèmes qui, pour une part, relèvent plus d'une syntaxe « *ponctuelle* » (le terme est de M.-T. Veyrenc, p. 235), que de la phrase telle que la laissent entrevoir les premiers chapitres. À vrai dire, je crois que la stylistique fonctionnelle y cède un peu trop la place à une stylistique des effets, ces diverses constructions n'ayant en commun que de produire un effet de « *resserrement* », selon le mot de M.-T. Veyrenc. Il serait assurément trop long de les passer en revue, car malgré leur justesse de détail — je crois que presque tous les tics gidiens sont recensés — chacun, ou peu s'en faut, exigerait une analyse particulière. Aussi je préfère en venir rapidement à ce que Marie-Thérèse Veyrenc appelle, d'un terme générique fort juste, les « *figures de segmentation* » (p. 251 sq.), car celles-ci posent de nouveau le problème du statut de la « phrase ». Les relations entre les termes segmentés ne me paraissent pas, en effet, fondamentalement différentes de celles que nous avons observées entre apostrophe et archiphrase, sinon dans le fait que le terme marqué par l'intonation ou la sémantique est, cette fois-ci, en relation avec un segment verbal, et, le plus souvent, annoncé ou repris de diverses manières. Ce disant, je ne tiens pas compte des distinctions faites par M.-T. Veyrenc, tenté que je suis de rapprocher les circonstanciels mobiles — sortes de sous-phrases nominales enchâssées qui attirent à elles le ton et le sens de l'énoncé (« *Cette rue d'Alger, VERS MIDI, s'emplissait d'une odeur d'anisette et d'absinthe* » (161-2)) — et les divers types d'anticipations et de reprises, mobiles ou non, qui sont pour une part rassemblés dans des phrases comme celle-ci : « *Es-tu toujours là-bas, et maintenant au clair de lune, petite maison d'Athman, toujours à demi ruinée? — où ta mère*

tissait, où ta sœur, la femme d'Amhour, chantait ou contait des histoires; où la nichée de tourterelles jubilait tout bas dans la nuit — près de l'eau grise et somnolente. —» (179; commentée p.270); «À Séville, il y a des “patios”; ce sont des cours de marbre pâle, pleines d'ombre et de fraîcheur d'eau; d'eau qui coule, ruisselle et fait au milieu de la cour un clapotis dans une vasque» (138; commentée p.317). Ces exemples m'incitent ainsi à reprendre la thèse que j'ai exposée dans *Le Français moderne* de janvier 1963, à propos de constructions analogues relevées dans *Les Cahiers d'André Walter*, et à laquelle, il est vrai, M.-T. Veyrenc (p.318) objecte la différence radicale de «*statut syntagmatique*» entre les appositions mobiles et celles qui sont obligatoirement postposées. Mais je persiste à penser que l'unité de ces deux types de construction segmentée ne doit pas être cherchée dans le seul plan de la syntaxe, mais aussi dans celui que le XIX<sup>e</sup> siècle a intuitivement appelé la «phrase» et qui est, non le sens, mais la façon dont est véhiculé le sens, articulation spécifique que l'on perçoit mal si l'on s'en tient à la séquence construite uniquement par la syntaxe ou simplement délimitée par la ponctuation. Dans *Les Nourritures terrestres*, les espèces fourmillent de cette phrase segmentée ou dirème, qui en structure tantôt superficielle, tantôt profonde, correspond à une démarche en deux temps, dont l'un est plus marqué que l'autre. Le génie de Gide, stimulé par les recherches contemporaines sur le vers libre, est d'avoir perçu qu'il y avait dans cette phrase, du point de vue rythmique, une ressource analogue à celles qu'avait déjà exploitées la versification régulière, mais dotée d'une tout autre charge affective.

Telles sont ces merveilleuses phrases des *Nourritures terrestres*, toutes «dissemblables dans leur ressemblance», comme le disait Flaubert des siennes propres. Pour en rendre compte, j'aurais été peut-être moins soucieux de taxinomie que Marie-Thérèse Veyrenc, et plus tenté de rêver sur le «statut» général de la phrase, mais au moment de terminer cette recension, j'ai surtout conscience d'avoir donné de cette thèse un aperçu trop rapide, tant elle abonde en analyses précises et en points de vue précieux sur le style d'un écrivain qui a prétendu que par l'étude seule du style on rendrait compte un jour de son évolution. C'est dire le nombre de lecteurs amis de Gide que cette thèse devrait intéresser.

Jacques ABÉLARD

1. Les références sont à la page de l'édition Gallimard, «Coll. Blanche», 1942.